1
REVOIR LES BALEINES

Quand on rencontrait Zacharie, on remarquait tout de suite ses yeux vairons. Il avait un œil bleu et l'autre vert ; bleu comme la mer des Caraïbes, et vert comme l'herbe sur les dunes. « Une simple bizarrerie de la nature », affirmaient ses parents, mais il ne partageait pas leur avis. Selon lui, ses yeux reflétaient juste les couleurs de l'eau car rien ne l'intéressait plus que la navigation. D'ailleurs, si l'on photographiait son âme, l'on y verrait certainement des océans placés les uns à la suite des autres, et sur ce tapis sans fin vogueraient les plus beaux voiliers du monde. Le sien posséderait de hauts mâts, des voiles perpétuellement tournées vers l'aventure avec, dedans, tout le parfum du large. Il mènerait une vie salée à son bord, près de l'horizon, où il pourrait enfourcher chaque vent

croisant sa route pour aller plus vite, encore plus vite, toujours plus vite.

Et si l'on fouillait plus profondément dans son esprit, l'on y trouverait pêle-mêle Barbe-Noire et son équipage, quelques pélicans cherchant du poisson, un trésor au fond d'une grotte, la blondeur des plages, une famille de perroquets moqueurs survolant des lagons, l'île de la Tortue, des pêcheurs de coquillages, un fort bombardé par l'Invincible Armada espagnole, des couchers de soleil rouges, un marlin jaillissant des flots, des atolls et des récifs, des récifs et des atolls, mais ce n'est pas fini car nous pouvons ajouter à cela les vagues par-dessus les brisants, les combats au sabre près de Port-Royal, la cabane en haut de l'arbre, des palmiers, un radeau fou dégringolant une rivière, des plongées sous-marines, l'attaque des squales ainsi que tout ce que convoite un garçon baptisé à l'eau de mer. Toutefois, les bateaux fuselés au ras des flots restaient la pièce maîtresse de ses rêves, et celui qu'il imaginait embellissait nuit après nuit.

Peu après s'être endormi, il faisait souvent la course avec de nombreux voiliers. Leurs silhouettes, qui se découpaient dans le petit jour, recouvraient l'océan. Pour gagner, il fallait toucher l'horizon du doigt

puis revenir le premier à la rade. Évidemment, les nuits étaient toujours trop courtes pour mener cette course à terme, mais Zach ne désespérait pas de dormir bientôt assez longtemps pour la remporter enfin.

En revanche, il ne rêvait jamais de créatures fantastiques, de châteaux forts perdus au fin fond des forêts, de cow-boys et d'Indiens. Ses nuits, il les réservait au monde aquatique.

– Plus tard, dit-il un jour devant une petite assemblée de pêcheurs, je visiterai les Antilles ; je jetterai l'ancre à Santiago de Cuba, à Caracas et à Saint-Domingue.

Il parlait souvent de partir pour des endroits qui existaient déjà dans sa tête pleine de vent et d'images des sept mers. Avec un rien de vantardise, il raconta quel navigateur exceptionnel il deviendrait quelque part dans les mers chaudes, et le port entier se moqua de lui.

– Eh, le têtard, dit Drakke, un géant à l'œil sournois et griffé à la tempe gauche par une cicatrice palpitante. Retourne donc patauger dans ton bassin et laisse la mer aux grands !

Zach serra les poings en le visant du regard. Comme il avait envie d'envoyer une bonne châtaigne sur son gros nez ! Mais Drakke mesurait pas loin de

deux mètres, et la châtaigne n'aurait pas frappé bien haut, ni fait bien mal.

– Face de pieuvre ! dit-il à la place, ce qui fit à peine ricaner l'autre, car il se savait assez vilain pour être comparé à un mollusque.

– Un garçon en sucre comme toi, répliqua-t-il, tout mielleux, une mauviette, tu ne tiendrais pas deux jours sur un cargo !

– Ton cargo ne m'intéresse pas ; c'est moche et ça pue, et c'est juste bon pour les brutes dans ton genre. Moi, je vise plus haut !

– Écoutez-moi donc cette langouste ! rugit alors Drakke à l'attention de ses camarades, lesquels ajoutèrent aussitôt :

– Marin de flaques !

– Barboteur !

– Demi-matelot !

Zach se figea et ne dit plus rien. Il avait mal ; ces mots brûlaient autant que des paires de claques données par des paluches d'orgues, mais les deux sardines qu'il reçut derrière la nuque le blessèrent bien davantage. Il y avait des précédents : l'humiliante visite d'une poubelle à poisson, le bain forcé dans l'eau froide et marron au bord des quais, les huées, ainsi que son cher canot barbouillé d'algues

et de boue. La liste des vexations quotidiennes était longue.

Burg Moody, le lanceur de sardines, le bourreau, possédait plusieurs bateaux, et les autres pêcheurs, qui travaillaient presque tous pour lui, le craignaient comme un chien battu craint son maître.

Car c'était un homme vénéneux, repoussant, capable d'actes de sauvagerie. Un homme à l'haleine pestilentielle. La honte de la navigation. Le crochet froid et tranchant (et terminé par une goutte de sang) qu'il n'exhibait pas au poignet, ainsi que la jambe de bois aussi laide que rigide qu'il ne traînait pas sous la cuisse, il les portait dans son cœur trop petit de cinq tailles. Il ne restait d'ailleurs guère de place pour y ranger autre chose, pas même un fil de soie.

Des ongles crasseux taillés en griffes, une pièce d'or en guise de cervelle et dans ses yeux noirs, ses yeux de fauve, une lueur de méchanceté permanente : c'était le plus sinistre capitaine de la côte, et il se vautrait un peu plus chaque jour, avec un délice certain, dans sa méchanceté. Il puait le vieux poisson, le rhum et le tabac à pipe. Il aurait pu sentir le bon air du large, la fleur des îles ou le cacao, mais non ; cette vermine empestait le poisson, le rhum et le tabac à pipe. Les longues mèches sombres tombant sur ses épaules se